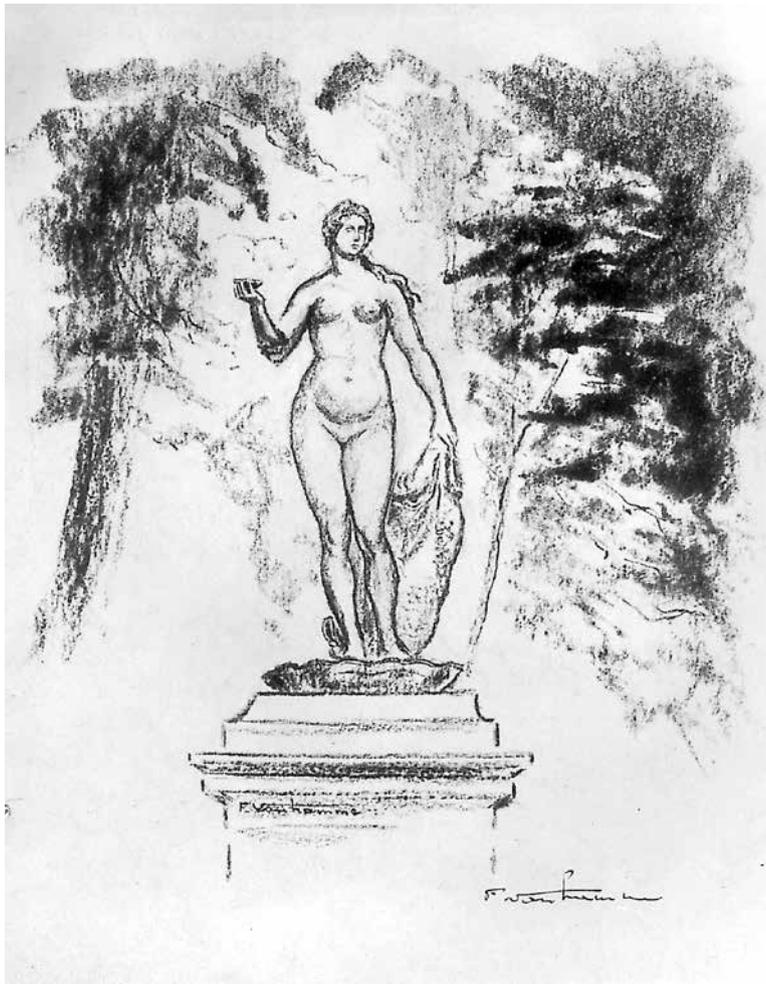


Si j'étais prince ou tyran, je peuplerais sans aucun doute mes palais de poètes, de musicants, de ballerins ; je réveillerais les mimes, je réhabiliterais les bouffons ; mais surtout, j'érigerai des statues, dans les salles et les jardins, sur les façades et sur les toits, et là même où nul n'en supporterait ; de sorte qu'on m'attribuerait une noble et dispendieuse folie. Les sculpteurs seraient heureux dans leurs chantiers sonores, où le marbre musical arriverait sans répit, traîné par d'énormes chevaux fumants. J'aurais la sagesse – car toute folie implique une sagesse égale – de ne me pas faire statufier, encore que je prendrais la précaution de dessiner mon mausolée. Comme de bien entendu, j'agis à l'encontre des goûts communs, ne perdant jamais de vue qu'une des principales jouissances d'un être supérieur est dans l'offense à la canaille : j'érigerai des statues détestées, incompréhensibles, qui attendraient leur temps... Seulement,

ma mère me donna le jour en un siècle qui n'est pas le mien, ce dont j'ai moult enragé, et je ne suis ni tyran ni prince... Alors, que faire, en cet interrègne qui va du berceau à la tombe ? Carpe diem... Mais il y a la façon ! J'aurai aimé ce qui méritait de l'être, possédé ce que je comprenais ; et ainsi puis-je affirmer avoir été très riche ! Entre autres, j'ai chéri les statues de mes chemins — ces apparus, ces signes, que mes contemporains tous voient, mais jamais ne regardent. Elles existaient pour moi seul, et en cela, ma jouissance était tyrannique et princière véritablement. Je me croyais digne d'elles ; ma fidélité à leur endroit ne s'est jamais démentie. Partout, dans les places et les parcs, dans les églises et les cimetières, j'ai vénéré leur entéléchique dignité ; j'ai savouré la qualité de leur silence. Sans doute m'a-t-il fallu récuser la plupart d'elles, odieux simulacres, grotesques effigies, la laideur éternisée sur socle ; je ne les méprisais point, par respect de la matière dont elles sont faites ; je les ignorais. Ma ferveur allait à certaines d'elles, par suite de secrètes accordances, et mes élues, je le pressens, ne me seront pas très disputées. Mon choix importe seul. Car il en est du monde des statues comme du monde tout court : les médiocres occupent les avenues et attirent les coups de chapeau ; les beaux caractères, les exceptionnels servent à boucher l'horizon, en attendant la relégation, et conviennent aux levers de pattes des roquets de la bourgeoisie... Suivez-moi si vous m'aimez un peu, et vous saurez qui j'aime. Trente ans déjà que je m'éveillai ce citadin,

ce promeneur si distraitement attentif qui a vu mourir sa ville, et parfois ferme les yeux, quand il la rebâtit en rêve ! Et si mes statues vous déplaisent, quittez-moi sans rien en dire : je ne m'en daignerai apercevoir.

*Parc Royal (accès situé entre la rue Ducale et la place des Palais) : la Vénus à la Coquille (copie d'un original) se trouve dans l'allée la plus large menant au petit bassin, après les statues d'Alexandre le Grand et de Cléopâtre.
Sculpteur : Gabriel de Grupello (1644-1730).*



VÉNUS À LA COQUILLE

Sois belle et tais-toi.

(BAUDELAIRE.)

C hère amie !...

Tu ne t'appelles pas Vénus, prénom que te donnent les conservateurs de musées et les gardiens de squares ; tu fus ou tu es Sophie, Aglaë, Phillis, Clorinde, Justine, et bien d'autres. Ton état civil, pourtant, porte Vénus à la Coquille : une conque à tes pieds posée, un coquillage tenu dans ta dextre, où les francs moineaux se viennent désaltérer. Ton auteur serait Grupello. Mais même de père douteux, la Muse qu'enjamba le sculpteur, cette fois-là était de qualité, une italo-flamande — encore que ton type obsède tout un siècle français, galant à souhait, ce déjà-vu dans les estampes, chez les auteurs libertins : buste étroit et seins menus, les hanches larges et les cuisses puissantes ; peu de tête, mais charmante ;

chair abondante, mais harmonieuse. En somme, une dissonance charnelle, une nudité baroque. Que m'importe ton passé ! Tu restes la première femme attentivement regardée – j'avais quatorze ans – la première Ève apparue, ruisselante sous la pluie tiède d'un printemps, ou sous les vernis solaires. Un peu de neige peut-être saupoudrait-il tes épaules ? Enfin, la première. Et je te suis resté fidèle ; je traverse pour toi ce Parc Royal, où tu règues, chère amie, riche d'éclairages tournants, dans une perspective en vert – Suzanne attendant les vieux messieurs des Académies...

* * *

Je ne suis pas ton premier admirateur, aucun doute ! Aux jardins de Tervueren ou de Tour-et-Taxis, tu as dû recueillir en ta conque les prémices des pubertés solitaires, j'imagine ? Et vieillissant, Edmond Picard, qui t'aimait et non pas en silence, prenait le ciel à témoin qu'il préférerait à toutes les Pandectes tes splendides fessures. Depuis, l'inquiet Hellens et moi, son double, à deux cheminant, ne nous disputons-nous pas à ton propos ? Un brin de jalousie. Étais-tu sa Vénus ou la mienne ? La femme partagée, non. — « Je vous la cède ! » disait Hellens, dépité. — « Gardez-la donc ! » rétorquais-je. « Et qu'est-ce, votre Vénus ? Une serveuse de brasserie ! J'en sais dans le bas de la ville d'aussi belles ! » — « Non. M'en montrerez-vous ?... » — « Par faveur, oui, et si elles consentent à se mettre nues pour

vous ! » — « C'est que j'effraye les femmes... » soupirait Franz. — « Moi aussi », concédais-je, « c'est pourquoi j'aime les statues... » Chaque jour se poursuivait ce jeu de dupes...

* * *

Or, croirait-on qu'en l'an 1793, les Sans-Culottes s'en prirent à cette Sans-Chemise, pour lui faire le sort dévolu aux polissons de rois – dame Vénus leur paraissant une idole païenne, ou, à tout le moins, une aristocrate ? Un homme d'esprit sauva la bonne fille par ce discours que j'imagine : – « Craignez de jeter bas, citoyens, cette image de la Fécondité, cette vertu républicaine dont les charmes enflammeront le courage civique des jeunes défenseurs de la Liberté !... » Puissance de la parole !...

* * *

Vénus aux belles fesses (l'épithète n'est pas de moi), tu restes aussi un doux ancien péché. Au sortir du collège, je faisais un détour pour te zyeuter, et comme on m'avait enseigné l'hypocrisie, je savais l'art de te contempler en regardant le gravier, un rien rougissant, une main en poche. Une fois, le Monsieur-Prêtre chargé de surveiller la conduite en rue, à la sortie des classes, me rattrapa près de ton socle, et comme je ralentissais : – « Pourquoi prenez-vous toujours cette allée,

mon ami ?... » Je bafouillais : – « Mais, Monsieur l'Abbé... » Et le Monsieur-Prêtre tonna : – « C'est un péché, vous dis-je, de ceux qu'on commet en pensée ! Vous êtes un petit impudique !... » Et ce disant, le révérend te lançait d'obliques regards, pauvre Vénus de ce drame innocente, d'indescriptibles regards de maigre chien noir lorgnant un quartier de chair. Certes, mon révérend, c'était un péché de l'esprit – des péchés le meilleur ; et vous le saviez bien, je m'initiais aux pratiques de la délectation morose, cette foi sans les œuvres, qui a tenu en grâce et fraîcheur ma pauvre âme...